

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/  
Couverture de couleur

Covers damaged/  
Couverture endommagée

Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Cover title missing/  
Le titre de couverture manque

Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur

Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Additional comments: /  
Commentaires supplémentaires: Page 413 comporte une numérotation fautive: p. 406.

Coloured pages/  
Pages de couleur

Pages damaged/  
Pages endommagées

Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées

Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Pages detached/  
Pages détachées

Showthrough/  
Transparence

Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression

Continuous pagination/  
Pagination continue

Includes index(es)/  
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /  
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/  
Page de titre de la livraison

Caption of issue/  
Titre de départ de la livraison

Masthead/  
Générique (périodiques) de la livraison

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

# FEUILLETON ILLUSTRÉ

PARAISANT LE JEUDI

1.00 PAR ANNÉE.

MORNEAU & CIE., ÉDITEURS

2 CENTS LE NUMÉRO.

## LA FILLE DE MARGUERITE

PREMIÈRE PARTIE.—L'HÉRITAGE DE RENÉE.

XVII

— Bravo ! pensa Lantier. Les cloisons sont minces ici ! On entend tout ce qui se dit à côté... Cela me servira...

sais pas revenir de sitôt volontairement par ici... Enfin, j'y suis... il faut y rester... Avec énormément de prudence je me tirerai d'affaire... En écoutant à travers la cloison, en observant depuis la fenêtre, je n'aurai pas besoin de me montrer beaucoup dans les rues... et je saurai trouver un prétexte pour que ma clausstration ne paraisse point suspecte...



... Madame Sollier s'élança vers elle et la prit dans ses bras.

La porte se referma et le silence se fit dans la chambre voisine.

Léopold, brisé de fatigue par sa course de Viry-sur-Seine à Romilly, se mit au lit sans bruit et dormit d'un profond sommeil jusqu'au lendemain matin.

Sept heures sonnaient quand il s'éveilla. C'est tout au plus s'il faisait petit jour. Il sauta en bas de son lit, courut à la fenêtre et souleva curieusement les rideaux. En face de lui se trouvaient la prison de Troyes et l'institution de madame Lhermitte, dont les deux plus charmantes pensionnaires avaient prêté la main à son évasion.

— Sapristi ! murmura le misérable en souriant, je ne pen-

On entendit remuer légèrement dans la chambre voisine.

— Madame Ursule se lève... pensa Léopold ; elle va sortir sans doute .. Attention...

Et il s'habilla à la hâte.

La femme de confiance de feu Vallerand venait en effet de se lever et revêtait son costume de grand deuil. Lantier s'était assis et l'écoutait aller et venir. Une servante vint frapper à la porte du no 23. Ursule ouvrit.

— Madame déjeunera à l'hôtel ? demanda la servante.

— Oui, mais dans cette chambre.

— Madame déjeunera seule ?

— Non... Vous mottrez deux couverts.

Léopold ne perdait pas un mot de ce dialogue.

Ursule reprit :

— Je vais en face, au pensionnat des jeunes filles de madame Lhermitte. Ensuite je ferai quelques courses en ville, mais tout cela ne sera pas long, vous pourrez donc servir à onze heures...

— Le déjeuner sera prêt...

— Le pensionnat en face... murmura l'évadé, la fille de Robert habiterait-elle cette maison où j'ai trouvé de si naïves protectrices?... Ce serait singulier...

La chambre à deux lits venait de s'ouvrir. Des pas résonnèrent dans le couloir, et bientôt dans l'escalier.

Lantier à demi vêtu courut à sa fenêtre qu'il ouvrit malgré la rigueur du froid et se pencha sur la barre d'appui, épiant la porte de sortie de l'hôtel. Ursule parut, traversa la rue et agita la sonnette de l'institution Lhermitte.

En ce moment, on frappa deux petits coups à la porte du numéro 22. Léopold referma la fenêtre et s'empessa d'ouvrir. Le garçon qui l'avait reçu au moment de son arrivée venait prendre ses ordres.

— Je suis fatigué et un peu souffrant... lui dit le voyageur. Je déjeunerai dans ma chambre... Faites un bon feu et montez-moi des journaux...

Quittons pour un instant le cousin de feu Vallerand, précédonz madame Sollier dans le pensionnat, auprès de Renée et de son ami Paulino Lambert, et jetons en arrière un rapide coup d'œil.

## XVIII

Après la fuite de Léopold Lantier, qu'à cette heure on croyait noyé, la justice s'était livrée, par acquit de conscience, à une enquête sommaire chez madame Lhermitte, en questionnant celles des pensionnaires dont les chambres ou les dortoirs prenaient jour sur le chemin de ronde de la prison.

Renée et Paulino, interrogées comme leurs compagnes, avaient affirmé n'avoir entendu aucun bruit suspect pendant la nuit de l'évasion. Soupçonner les deux jeunes filles d'être complices d'un malfaiteur aurait semblé la chose du monde la plus ridicule et la plus absurde. Les magistrats n'insistèrent point et se retirèrent, mais à partir de ce jour Renée, habituellement mélancolique, était devenue plus triste encore.

Une heure avant la visite d'Ursule Sollier à l'institution, la jeune fille, en quittant son lit, avait le visage décomposé. Ses paupières rougies offraient les traces de larmes récentes. Pauline s'inquiéta.

— Qu'as-tu, ma chérie? demanda-t-elle à sa compagne en l'entourant de ses bras avec tendresse.

L'enfant ne répondit point. Son cœur trop gonflé déborda; ses larmes coulèrent de nouveau; elle appuya sa tête en sanglotant sur l'épaule de son amie qui continua, de plus en plus inquiète :

— Sais-tu, chérie, que tu m'épouvantes... Depuis deux ou trois jours tu changes à vue d'œil... Tu n'es plus reconnaissable... Ce matin te voilà pâle comme une morte, avec de grands cercles violets autour de tes beaux yeux... Pourquoi ce changement? pourquoi cette mélancolie?... pourquoi ces pleurs?...

— Je suis triste... balbutia Renée...

— Es-tu malade?

— Non... Ce n'est pas mon corps qui souffre... c'est mon âme...

— Mais toute souffrance a une cause, chère mignonne...

Apprends-moi la cause de la tienne...

L'enfant leva vers son amie ses prunelles humides avec une expression douloureuse et répondit?

— Tu vas penser que je suis folle.

— Pourquoi?

— Parce qu'il me serait impossible de t'expliquer raisonnablement mon chagrin... Ici, tout le monde est bon pour moi, et tu m'aimes... Je devrais me trouver heureuse, et pourtant je ne le suis pas... J'ai des appréhensions, des pressentiments qui ne me laissent point de repos... Il me semble qu'un grand malheur plane sur moi et va m'atteindre... Il me semble que je vais apprendre une mauvaise nouvelle...

Paulino attira de nouveau Renée sur sa poitrine, l'embrassa avec un redoublement de tendresse et répliqua :

Eh! bien, oui, tu es un peu folle! Ce n'est pas sérieux, tout ça! Tes appréhensions, tes pressentiments, sont de pures et simples hallucinations comme on en a dans un gros accès de fièvre. Il faut les chasser bien vite! Qu'est-ce que c'est qu'une souffrance résultant de la crainte de malheurs imaginaires, sinon une souffrance chimérique? Sur quoi reposent tes pressentiments? Sur rien! Tu n'as aucun motif pour être ce matin plus triste que de coutume...

— J'en ai un...

— Lequel?

— Un rêve que j'ai fait...

— « Tout songe est mensonge! »... C'est un proverbe qui le dit et ce proverbe a cent fois raison!...

Renée secoua la tête.

Je ne te crois pas... murmura-t-elle, j'ai été trop douloureusement frappée, l'impression est trop nette, trop vive, trop persistante, pour qu'il n'y ait rien de vrai dans ce terrible rêve. J'ai vu des visages baignés de larmes... J'ai vu un cercueil entouré de cierges... J'ai vu, dans ce cercueil, mon protecteur pâle et les yeux fermés, et près de lui madame Ursule agenouillée, vêtue de noir, sanglotant et priant... Pauline... Pauline... il est arrivé malheur à M. Robert, j'en suis sûre...

L'enfant parlait avec une sorte de délire, son exaltation grandissait visiblement.

— Ohé... chère petite folle, lui dit son amie, calme-toi, je t'en conjure... Ça n'était qu'un rêve...

— Un rêve oh! non!... reprit Renée c'était un avertissement qui remplissait mon âme d'épouvante... Attends... Tu ne sais pas tout encore... Une autre femme m'est apparue à côté de madame Ursule... Sa vue a fait battre mon cœur et la forme de ses traits est si présente à ma mémoire que je n'hésiterais point à reconnaître son doux et beaux visage... Elle était vêtue de noir, elle aussi, et agenouillée près du cercueil elle semblait implorer la mort, car elle tendait vers lui ses mains jointes... Le mort brusquement se souleva dans sa bière, ses yeux sans regards s'ouvrirent, ses lèvres pâles s'agitèrent, et j'entendis une voix, qui ne ressemblait pas aux voix de ce monde prononcer lentement ces mots: « Oui, Renée est votre fille, mais vous ne la verrez jamais!... »

Pauline n'était point superstitieuse, et dans l'habitude de la vie elle ne croyait nullement aux songes. Cependant le récit de sa compagne lui fit passer sur l'épiderme un petit frisson.

— Que dis-tu? s'écria-t-elle. Tu as entendu le mort prononcer ton nom?

J'ai entendu les paroles que je viens de te répéter textuellement... Alors l'inconnu se releva, poussa un gémissement sourd,

essaya de marcher, mais trébuchâ et s'abattit sur le corouill...  
 Je m'éveillai... Je tremblais de tout mon corps... Une sucur  
 glacée mouillait mes cheveux. Je voulais chasser le souvenir de  
 cet effroyable songe, mais cela me fut impossible... Sans cesse je  
 revoyais la pauvre femme en deuil auprès du cadavre de mon  
 protecteur, et je l'appelais ma mère...

Renée se tut.

Pauline, après avoir subi pendant quelque secondes une  
 involontaire et très vive émotion, était redevenue sceptique.

— Je te disais tout à l'heure, chère mignonne, « que tout  
 songe est mensonge »... reprit-elle, je vais te prouver que j'avais  
 raison... Si ton protecteur, M. Robert, était véritablement mort,  
 madame Ursule serait venue te l'apprendre, et tu porterais le  
 deuil aujourd'hui... tu vois bien que tu as rêvé et que ton rêve  
 n'offrirait aucun sens...

— Ah ! je voudrais te croire ! !

— Laisse-toi convaincre, ma chérie... Eloigne ces sombres  
 pensées, et regarde l'avenir en souriant.

Un coup de cloche vint annoncer aux pensionnaires qu'il  
 était l'heure de quitter les dortoirs et les chambres.

Renée essuya ses yeux et descendit avec Pauline. La neige  
 tombée pendant la nuit enveloppait d'un blanc linacul la cour de  
 la récréation. Il gelait à pierre fendre.

Les élèves entrèrent immédiatement dans les salles d'études.  
 Après le premier déjeuner les classes furent ouvertes et Renée  
 s'efforçant mais en vain de chasser le souvenir de son rêve, se mit  
 au travail...

Revenons à Ursule. La porte du pensionnat s'était ouverte  
 devant elle et la concierge, qui la connaissait de longue date,  
 l'avait conduite au salon, où madame Lhermitte recevait les cor-  
 respondants de ses élèves. Là elle dut attendre que la directrice  
 fût prévenue de sa visite matinale. Son attente, du reste, fut  
 courte. Au bout de cinq minutes madame Lhermitte entra.

— Chère madame Ursule, soyez la bien venue ! s'écria-t-elle.  
 Notre gentille Renée sera très heureuse de vous voir...

La directrice avait à peine achevé ces mots qu'elle remarqua  
 les vêtements de deuil et le visage assombri de celle à qui elle  
 s'adressait.

— Mon Dieu, ajouta-t-elle vivement, pardonnez moi... je  
 n'avais pas vu... je n'avais pas remarqué... Qu'y a-t-il donc ?

— Je viens, madame, vous annoncer une triste nouvelle...  
 répondit Ursule.

— Un malheur ?...

— Un très grand malheur.

— Ah ! vous me donnez le frisson ! Qu'arrive-t-il ?

— Un homme de bien... le protecteur de Renée... M. Ro-  
 bert, est mort...

— Mort ! ! s'écria madame Lhermitte atterrée.

— Mort presque subitement, oui madame, après m'avoir  
 donné l'ordre de venir régler avec vous la pension de sa protégée.

— Qui va quitter ma maison sans doute ?

— Oui madame...

— Bientôt ?

— Aujourd'hui même...

— Pauvre Renée ! murmura la directrice... J'avais pour  
 elle une vive affection... Je regretterai son départ... C'est une  
 âme délicate... une nature de sensitive... La nouvelle que vous  
 apportez va lui donner un coup terrible...

— Terrible mais inévitable... La chère enfant doit con-  
 naître son malheur... J'espère que ma profonde tendresse sera  
 pour elle un soulagement

Madame Lhermitte savait qu'un mystère planait autour de  
 la naissance de sa pensionnaire. Elle ignorait le nom de famille  
 de Renée et ne connaissait le protecteur de la jeune fille que sous  
 le nom de Robert. Tout cela l'intriguait fort ; elle aurait donné  
 beaucoup pour percer à jour ce mystère, mais elle était trop intel-  
 ligente pour compromettre sa dignité de directrice en trahissant  
 sa curiosité par d'indiscrètes interrogations.

— Désirez-vous que je fasse prévenir immédiatement Renée  
 de votre arrivée et de son prochain départ ? demanda-t-elle.

— Si vous le voulez bien, répondit Ursule, nous réglerons  
 d'abord les questions d'argent.

— Soit, fit madame Lhermitte ; je vais chercher mon livre  
 de comptes.

Eile sortit et revint presque aussitôt, apportant un gros  
 registre. Madame Sollier tira de son sac de chagrin noir un  
 billet de banque et payâ ce qui était dû à l'institutrice.

— Vous m'avez dit, reprit cette dernière après avoir signé  
 la quittance, vous m'avez dit que Renée nous quitterait aujour-  
 d'hui même...

— Oui, madame... je compte l'emmener avec moi.

— Il faut lui donner le temps de préparer son petit bagage.

— Je vous prierai de charger de ce soin une personne de  
 service, répliqua madame Sollier. Je ferai ce soir prendre la  
 malle par un garçon de l'hôtel de la Préfecture où je suis descen-  
 due comme de coutume.

— C'est entendu...

— Renée mettra ce matin son costume le plus simple, afin  
 de venir avec moi faire emplette de vêtements de deuil. Main-  
 tenant, madame, soyez assez bonne pour envoyer chercher la pau-  
 vre enfant, mais sans qu'elle sache que c'est moi qui la demande.

— Je vais la chercher moi-même.

La directrice quitta le salon et se rendit à la salle d'étude  
 où se trouvait Renée. Soutenant de ses deux mains son front  
 incliné, et les yeux fixés sur un livre ouvert qu'elle ne voyait pas,  
 la jeune fille rêvait tristement.

Madame Lhermitte, s'approchant, lui toucha l'épaule.  
 Renée tressaillit et leva vivement la tête.

— Mon enfant, lui dit la maîtresse du pensionnat, on vous  
 attend au salon.

— Qui donc, madame ?

— Vous le verrez...

Un sentiment d'angoisse bouleversa Renée. Le songe effray-  
 ant de la nuit précédente revint à sa mémoire, et la conviction  
 qu'elle allait apprendre un malheur s'empara de son esprit. Elle  
 quitta la salle d'étude en toute hâte et courut au salon dont elle  
 ouvrit fiévreusement la porte.

Ursule était debout, au milieu de la pièce. En la voyant  
 vêtue de noir, pâle et les paupières rougies, Renée comprit que  
 ses plus sombres pressentiments se réalisaient.

Immobile sur le seuil, elle poussa un sourd gémissement et  
 fut obligée de se soutenir au montant de la porte pour ne pas  
 tomber. Madame Sollier s'élança vers elle et la prit dans ses  
 bras.

— Ah ! balbutia Renée dont le visage fut à l'instant inondé  
 de larmes, les rêves ne mentent pas... mon protecteur est mort !

Un sanglot s'échappa de la gorge oppressée d'Ursule.

— Du courage, mon enfant... du courage, murmura la  
 digne femme en serrant maternellement Renée sur sa poitrine.

— Mort !... il est mort ! !... répéta Renée dont le cœur se  
 brisait. Oh ! mon rêve !... mon rêve !...

— Du courage... répéta Ursule.

— Quo vais-je devenir, sans soutien, sans famille ? poursuivait la jeune fille désespérée. Il est mort... lui si bon... lui si tendre pour moi ! Il est mort, et je ne l'ai pas revu !... Je n'ai pas pleuré près de son lit funèbre !... Je n'ai pas prié sur sa tombe ! Oh ! madame, ajouta Renée en s'adressant à madame Lhermitte qui venait de paraître, mon ami... mon protecteur... celui que j'appelais mon père, je ne le verrai plus !...

Et les pleurs de la pauvre enfant redoublèrent. La directrice du pensionnat la fit asseoir près d'elle, mêla ses larmes aux siennes, et avec les meilleures intentions du monde lui prodigua ces banales paroles de consolation qui n'ont jamais consolé personne. Renée les entendait à peine et, d'une voix étouffée, répondait :

— Ne plus le revoir !...

— Vous penserez à lui...

— Sans cesse...

— Son souvenir restera vivant près de vous...

— Oh ! toujours ! toujours ! Mais je ne le verrai plus, lui !

Après un instant de silence, madame Lhermitte reprit :

— Vous allez quitter le pensionnat, chère enfant...

Ces mots firent une diversion brusque à la douleur de Renée.

— Quitter le pensionnat ? ? — murmura-t-elle en levant ses yeux pleins de larmes sur madame Sollier comme pour l'interroger.

— C'est la dernière volonté de votre protecteur... de votre ami... répondit Ursule.

— Ainsi, vous allez m'emmener ?

— Oui.

— Où me conduirez-vous ?

— Où votre protecteur m'a donné l'ordre de vous conduire.

— Et vous resterez avec moi, bonne Ursule ?

— Je vous le promets !

— Vous me quitterez pas ?

— Jamais !... jamais !... je vous le jure !...

— Je ne serai pas seule au monde... je serai aimée...

La jeune fille se jeta dans les bras de madame Sollier, qui la tint longuement embrassée.

— Voyons, chère mignonne, — dit Ursule en dominant son émotion, — faites appel à votre courage... séchez vos larmes...

— Est-ce possible ?

— Il faut que ce soit possible !... Montez à votre chambre... revêtez une robe très simple et de couleur très sombre... — Madame Lhermitte voudra bien charger quelqu'un de préparer votre malle qu'on portera dans la journée à l'Hôtel de la Préfecture où nous retiendront jusqu'à demain des emplettes indispensables...

— Des vêtements de deuil, n'est-ce pas ? demanda tristement Renée.

— Oui, ma mignonne... Allez vite.

— Je ne reviendrai plus ici ?...

— Vous y reviendrez comme visiteuse si cela vous plaît ; mais non comme pensionnaire...

— J'ai une amie que je voudrais embrasser avant de partir, en lui disant adieu... balbutia Renée.

— Pauline Lambert ? fit la directrice.

— Oui, madame...

— Montez à votre chambre, chère enfant... Je vais prier Pauline d'aller vous y rejoindre et vous pourrez lui faire vos adieu...

Renée prit les mains de madame Lhermitte et les pressa avec effusion en s'écriant :

— Ah ! vous êtes bonne, madame ! Vous avez sans cesse été été bonne pour moi, et je vous en serai reconnaissante toute ma vie...

La maîtresse de pension embrassa Renée, qui s'éloigna tristement.

— C'est une âme céleste !... C'est un cœur d'ange, fit-elle quand la jeune fille eut reformé la porte. Elle mérite bien d'être heureuse !

— Elle le sera, madame, répondit Ursule.

Aussitôt arrivée dans sa chambre Renée, se conformant à la recommandation qui venait de lui être faite, revêtit la plus simple et la plus sombre de ses robes. Elle avait le cœur gros, et tandis qu'elle s'habillait des larmes coulaient sur ses joues.

— Si seulement je l'avais revu... balbutia-t-elle d'une façon presque inconsciente ; si seulement je l'avais embrassé... Hélas ! hélas ! il est mort ! et je ne le reverrai pas... et je ne l'embrasserai plus...

Renée se uilla les tiroirs d'un meuble où elle serrait ses menus objets de toilette et ses humbles bijoux de jeune fille. Elle y prit un médaillon d'or, suspendu à un ruban de velours, le pressa sur ses lèvres et murmura :

— Malgré la douleur qui m'accable, je ne t'oublierai pas, cher compagnon de mon enfance ! Je te porte depuis bien longtemps, sans savoir quel est le souvenir qui s'attache à toi, mais je t'aime. Il me semble que tu fais partie de moi-même... il me semble qu'une pensée tendre t'a donné à moi... que tu es la consolation et que tu es aussi l'espérance... Je t'aime ! !

De nouveau elle appuya ses lèvres sur le médaillon et elle l'attacha à son cou.

— Qu'est-ce que cela ? se demanda-t-elle ensuite en trouvant dans un coin du tiroir un papier tordu et froissé.

Elle le défrappa, le lut et dit tout bas, en fronçant le sourcil :

— Les quelques lignes écrites par ce prisonnier la nuit de son évasion... La lettre de cet homme dont la voix et les regards m'effrayaient et qui doit jouer un rôle funeste dans ma vie, si mes pressentiments se réalisent... Sombre souvenir que je veux garder !

Renée plia en huit le morceau de papier et le glissa dans une poche de son porte-monnaie contenant déjà ses économies de pensionnaire, (assez rondes du reste, M. Robert Vallerand était généreux) ; économies représentées par un billet de banque, plusieurs louis d'or et de la menue monnaie.

Madame Lhermitte, après avoir donné l'ordre à Pauline Lambert de monter à la chambre où l'attendait Renée, était venue rejoindre Ursule au salon.

Pauline, très inquiète, se hâta de se rendre auprès de son amie. En peu de mots Renée lui apprit le coup terrible qui la frappait.

Ces deux enfants pleurèrent ensemble en jurant de ne jamais s'oublier et de s'aimer toujours.

— Enfin, où vas-tu aller ? demanda Pauline à travers ses larmes.

— Eh ! le sais-je ? J'irai où on me conduira.

— A Paris, peut-être...

— Je ne le souhaite pas...

— Pourquoi donc ?

— Paris est une ville terrible qui me fait peur.

— Quo dis-tu là, chérie ! ! répliqua vivement Pauline, Paris est une ville charmante, au contraire... un paradis ! ! le paradis des jeunes filles ! ! Mes parents ont promis de me reprendre avec eux l'année prochaine... C'est à Paris que je te reverrai, je l'espère, toi et une autre amie, Honorino de Terrys !... C'est à Paris que tu retrouveras ta famille, j'en suis sûre !... C'est à Paris que tous les bonheurs t'attendent, et cette croyance me console un peu du chagrin de te quitter...

— Tous les bonheurs m'attendent à Paris ! ! répéta, non sans quelque amertume, la fille de Robert Vallerand.

— Oui, répondit Pauline en souriant, même celui de revoir ce voyageur... Ce charmant jeune homme de l'hôtel en face... Tu sais bien ce que je veux dire...

Renée devint pourpre et son cœur se serra. Une douleur nouvelle s'ajoutait à ses douleurs. Cet inconnu qui sans cesse occupait sa pensée, le reverrait-elle jamais ? Elle ne l'espérait pas.

— Voyons, embrasse-moi encore, reprit Pauline, et promets-moi de m'écrire pour me donner ton adresse... En quelque endroit que tu te trouves j'irai te voir, quand je ne serai plus prisonnière ici... et ce sera bientôt...

— Je t'écrirai, je te le jure !... répondit Renée.

Les deux enfants échangèrent une dernière étreinte, se séparèrent le cœur gonflé et les yeux pleins de larmes, puis Renée rejoignit Ursule, fit ses adieux à madame Lhermitte et quitta le pensionnat.

## XIX

Léopold Lantier était toujours à sa fenêtre regardant la porte de l'institution.

En voyant apparaître la jeune fille, il fit un geste de stupeur et laissa vivement retomber le rideau.

— Tonnerre ! murmura-t-il en devenant pâle, c'est une des petites à qui je dois ma liberté !... Elle, la fille de Robert Vallerand... Ma cousine de la main gauche ! ! Elle à qui je vais payer une dette de reconnaissance en la supprimant pour lui voler son héritage ! ! Allons, le diable est contre moi ! !

Et le réclusionnaire évadé, maudissant un hasard qu'il n'avait pas prévu, se laissa tomber sur un siège, épouvanté lui-même du double crime qu'il allait commettre, mais n'y renonçant point.

En sortant de chez madame Lhermitte, Ursule prit une voiture et se fit conduire avec Renée dans un grand magasin de deuil afin d'acheter des vêtements noirs. Elle avait hâte d'arriver à Paris et de présenter Renée au notaire de la rue des Pyramides, dépositaire du pli cacheté renfermant les dernières volontés de Robert Vallerand.

Son impatience ne put être satisfaite. Aucun des costumes tout confectionnés n'allait de façon suffisante à la jeune fille.

Le travail indispensable pour ajuster les corsages à sa taille demandait vingt-quatre heures.

Or les plus strictes convenances imposaient le grand deuil. Madame Sollier dut accepter ce contretemps et se résigner à passer la nuit à Troyes et à n'en partir que dans la soirée du lendemain. Les deux femmes rentrèrent à l'hôtel, en se proposant de continuer leur achats après déjeuner.

Renée, nous le savons, était de nature sérieuse et méditative. Elle songeait à l'avenir et se demandait quels changements la mort de son cher protecteur allait apporter dans sa position. A cette question, naturellement, elle ne pouvait répondre

Elle n'entrevoit rien. Le mystère épais à dessein autour d'elle depuis sa naissance était impénétrable.

Pour dissiper ces ténèbres profondes, il n'existait qu'un seul moyen : interroger Ursule.

Renée se promit de le faire sans le moindre retard, non qu'elle fût curieuse, mais il lui semblait pénible et presque humiliant de ne rien savoir sur son propre compte.

Selon les ordres donnés, le couvert était mis dans la chambre de madame Sollier. A onze heures précises on servit le déjeuner. Les grandes douleurs ôtent l'appétit. C'est assez dire que Renée n'avait pas faim ; elle consentit cependant, sur les instances d'Ursule, à prendre un peu de nourriture pour se soutenir.

Léopold Lantier, remis du choc qu'il avait subi en voyant Renée, déjeunait dans sa chambre comme les deux femmes ; tout en ne perdant pas une louchée, il avait l'oreille au guet. On parlait chez madame Sollier, mais à voix très basse ; un simple bourdonnement de paroles arrivait jusqu'à lui.

Ceci ne se faisait point son affaire. Une porte condamnée par un double verrou, et conduisant à la chambre d'Ursule, permettait de réunir au besoin les deux pièces pour la convenance des voyageurs. Devant cette porte se trouvait une toilette. Après s'être enfermé chez lui, Léopold déplaça cette toilette, s'agenouilla sur le tapis et regarda par le trou de la serrure. Il vit Ursule et Renée. Celle-ci, le front incliné, semblait réfléchir.

Madame Sollier la contemplait avec attendrissement. Le déjeuner était fini.

— Renée, chère mignonne, dit tout à coup Ursule, pourquoi, maintenant, vous taisez-vous ?... Ne vous absorbez pas ainsi dans votre chagrin... Parlez-moi, je vous en prie !...

L'enfant releva la tête et tourna vers sa compagne ses yeux baignés de larmes.

— Oh ! madame... madame... balbutia-t-elle, si vous saviez tout ce que je souffre...

— Je le sais... je le comprends... lui répondit Ursule en se levant pour l'embrasser sur le front, mais vous n'êtes plus une enfant, et aux enfants seuls il est permis de se laisser abattre, faibles qu'ils sont de corps et d'esprit pour lutter contre la douleur ; vous devez, vous, avoir la force et le courage de souffrir...

Renée saisit l'occasion qui se présentait.

— La force et le courage, fit-elle. Vous seule vous pouvez me les donner...

— Moi ! s'écria madame Sollier...

— Vous...

— Et comment ?

— La destinée nouvelle qui commence aujourd'hui pour moi, m'autorise à vous adresser de nouveau certaines questions restées sans réponse jusqu'à présent, mais auxquelles vous ne pouvez plus refuser de répondre. Hier, j'avais un protecteur... un ami... Je pouvais vivre insouciant, car je comptais sur lui et sa tendre sollicitude ne m'a jamais fait défaut... Il est mort, celui que j'aimais d'une tendresse filiale et reconnaissante, et j'ai besoin désormais de savoir ce que l'on m'a caché depuis mon enfance... Ma vie est une énigme ? Les enfants que j'ai connus avaient un père... une mère... ou du moins, s'ils étaient orphelins, des parents éloignés ?... Quand j'ai demandé, moi, où étaient mon père et ma mère, on ne m'a pas répondu et on a voulu imposer silence à mon cœur comme on imposait silence à mes lèvres... Je me taisais en dévorant mes larmes, mais je ne me résignais point... A présent je veux savoir. Suis-je l'enfant d'un

crime, ou suis-je orphelin ? Mon père ou ma mère sont-ils morts ou rougissent-ils de moi ? M. Robert était-il un ami de mon père ? était-il mon père lui-même ? — Oh ! madame Ursule, je vous en supplie, dites-moi tout !... Dois-je m'agenouiller et demander à Dieu d'accueillir en sa miséricorde l'âme de mon père qui n'est plus ? Répondez-moi !... Répondez-moi !...

L'ex-femme de confiance de Robert Vallorand s'attendait à cet interrogatoire. Elle avait préparé ses réponses.

— Chère enfant, dit-elle en embrassant René, il est bien vrai qu'un mystère plane sur votre existence... mais, pour moi comme pour vous, ce mystère est impénétrable...

— Quoi ! s'écria la jeune fille, vous ne savez pas quel est mon père ?...

— Je ne sais rien, et j'accomplis la tâche qui m'a été imposée par votre protecteur, M. Robert...

— M. Robert... interrompit René, mais ce n'est qu'un nom de baptême, cela... pourquoi me cacher le nom de famille ? Ursule répondit évasivement ;

— J'ai reçu mission de vous accompagner à Paris après la mort de M. Robert, et de vous conduire chez un notaire qui, en échange d'une lettre que je possède, vous remettra des papiers... or, ces papiers renferment le mot de ce que vous appelez l'énigme de votre vie...

— Ainsi donc, demanda René, se souvenant des paroles de Pauline Lambert, c'est à Paris que nous allons ?...

— Oui, ma mignonne... Quand vous aurez pris connaissance des papiers dont je vous parle, vous saurez qui vous êtes et quel avenir vous est réservé...

— Ces papiers m'apprendront-ils quelle est ma mère ?... reprit la jeune fille.

— Je l'ignore... répliqua madame Sollier avec embarras.

— Mais vous la connaissez, ma mère ?

— Je ne la connais pas...

— Est-ce possible ?... Puis-je croire que vous, qui dès mon enfance veillez sur moi, vous n'avez pas connu ma mère ?...

— Il faut le croire, car c'est la vérité...

— Ainsi vous ne pouvez même pas m'apprendre si ma mère est vivante ou morte ?...

— Je ne puis vous apprendre ce que j'ignore...

— Les papiers du notaire me révéleront sans doute ce que vous ignorez !... fit brusquement René. Quand partirons-nous pour Paris ?

— Nous serions partis aujourd'hui si nous avions trouvé des vêtements de deuil à votre taille... Ces vêtements ne seront prêts, vous le savez, demain à quatre heures... Nous partirons le soir par le train de six heures vingt minutes.

— Et nous arriverons ?

— A une heure du matin...

— Donc, nous ne pourrions voir que le lendemain la personne à laquelle nous envoie mon protecteur ?...

— Cela est certain...

— Combien passerons-nous de temps à Paris ?

— Un ou deux jours seulement.

— Où irons-nous ensuite ?

— A un endroit où vous aurez une mission à remplir...

— Quelle mission ?

— Je ne puis vous le dire... Les papiers vous l'apprendront.

(A CONTINUER.)

Commencé le 12 Octobre 1882 — (No. 146.)

## LE TESTAMENT SANGLANTE

### TROISIÈME PARTIE.

#### IV

#### LE DERNIER MOT.

— Sa conduite a été admirable ; elle a commencé par renoncer à tous les avantages que lui avait assurés Lazare dans son contrat de mariage ; elle a vendu, jusqu'au dernier, tous les bijoux qu'il lui avait donnés en l'épousant. Les terres qu'il laissait ont heureusement trouvé quelques riches acheteurs : en un mot, tous les créanciers de la maison Danoyer ont été payés intégralement ; vous seul ne l'êtes pas encore ; il reste à Ludovise une petite maison au bord de la mer, qui lui vient de son père et où elle s'est retirée depuis la mort de son mari.

Cette maison est modeste, mais charmante. Abrisée contre le vent du nord par une colline étagée en amphithéâtre et toute constellée de grenadiers et de lentisques, elle a vu sur le ciel et sur la mer, double azur uni à travers l'espace par les brumes de l'horizon.

Grâce à l'inaltérable douceur de la température, les orangers et les citronniers croissent en pleine terre dans le jardin.

Quelques arpens de vignes festonnent le talus verdoyant qui domine cet humble toit, et un palmier, hôte de cette heureuse rive, raye, de sa flèche hardie, la nappe bleue de l'air et du ciel.

Il paraît qu'un vieil Anglais, millionnaire et spleenique, s'est épris de cette habitation, et que Ludovise espère en retirer une somme équivalente à celle qu'elle nous doit ; aussi s'apprête-t-elle à vendre ce gracieux abri, et à partir pour Paris, où elle vivra de son remarquable talent de paysagiste ; mais, d'après ses dernières lettres, j'ai cru m'apercevoir que ce ne serait pas sans un sentiment douloureux, sans un vif déchirement de cœur...

— Vite, mon ami, une plume ! s'écria M. de Varni sincèrement ému.

— Que voulez-vous faire ?

— Vous allez le voir.

Et Charles écrivit sur une feuille de papier :

"Je, soussigné, reconnais avoir reçu de madame veuve Danoyer la somme de quatre-vingt mille francs, pour solde entier et définitif, capital et intérêts, ce qui m'était dû par la succession Lazare Danoyer, dont quitte, à Avignon, le 8 octobre 1846."

Charles se préparait à signer cette quittance et à la mettre sous enveloppe, lorsque Calixte Ermel, qui avait lu, par-dessus son épaule, à mesure qu'il écrivait, lui prit la main, la serra et lui dit :

— C'est bien, très-bien ; mais madame Danoyer n'acceptera pas.

M. de Varni le regarda un moment avec surprise, puis il lui dit en déchirant le papier :

— Ah ! c'est vrai, vous avez raison, toujours raison : c'est moi qui suis un brata, ou plutôt un étourdi... Pauvre femme ! En voulant l'obliger, j'allais froisser toutes les délicatesses de son cœur !

Il réfléchit pendant quelques minutes, et il écrivit la lettre suivante :



" MADAME,

" Si nous n'étions tous deux orphelins, si j'avais eu le bonheur de conserver ma mère, ou si la vôtre vivait encore, c'est au nom d'une de ces deux saintes femmes que je vous prierais de ne pas me refuser le service que je viens vous demander. Maître Calixte Ermel, mon ami et le vôtre, en me rendant compte d'une fortune qui me paraîtra bien embarrassante et bien lourde tant que je n'aurai personne avec qui la partager, me parle d'une créance qui établit entre nous quelques intérêts communs. Permettez-moi, je vous en supplie, de retarder d'un an la séparation de ses intérêts.

" Par suite de circonstances exceptionnelles, ma fortune est toute en capitaux, et je songe à acquérir, non pas un grand et orgueilleux château où je m'effrayerais de ma solitude, mais un abri où je puisse me reposer lorsque je serai las des voyages et des agitations de ma vie.

" J'ai une passion pour les pays du Midi, surtout pour ceux que baigne mer. Il me semble que la mer comprend toutes les tristesses, et que le soleil les adoucit toutes. Voulez-vous donc, à dater de ce moment, me regarder comme l'acquéreur de cette jolie habitation, voisine de Saint-Tropez, dont maître Ermel vient de me parler ? Je vous prierais seulement d'en rester locataire, jusqu'au mois d'octobre prochain ; je ne pourrai l'habiter d'ici là ayant à cœur un voyage en Amérique qui doit compléter mon Odyssée ; et vous comprendrez sans peine, j'en suis sûr, combien cette maison coquette et ce joli jardin « où les citronniers fleurissent » perdraient à ne pas être habités pendant tout ce temps-là. Si vous me refusez, je croirais que vous n'aimez pas les fleurs, ces massifs embaumés, ces festons de goyaviers et de vignes qui dépareraient loin de vous.

" A mon retour, nous réglerons nos comptes, et nous verrons qui de nous deux sera le créancier ou le débiteur. En attendant, comme je suis aussi rigoureux que M. Vautour en matière deoyer, voici ce que « j'exige » pour le vôtre : vous me ferez quatre paysages représentant les sites que vous aimez mieux aux environs de Saint-Tropez.

" Je voudrais bien, madame, ne pas terminer là cette lettre. . . Vous souffrez ; je ne suis pas heureux ; si, dans cette communauté douloureuse, je pouvais trouver le droit de ne pas être regardée par vous comme un étranger, je crois que mes peines seraient moins vives, et si je pouvais amoindrir les vôtres, il me semble que je serais presque consolé. . . Mais ce droit que j'usurpe pour un moment, rien, hélas ! ne le justifie. Je suis pour vous un inconnu, indifférent si je me tais, ou importun si je parle. J'arrête donc ma plume, en me bornant à vous rappeler le principal ou plutôt l'unique sujet de ma lettre.

" Vous savez, madame, qu'il n'est pas de meilleure consolation qu'une bonne œuvre : c'en est une que je vous demande ; oh ! ne me repoussez pas : autrement je croirais que votre douleur n'a pas pitié de ma tristesse, que votre isolement n'a pas pitié de ma solitude. Veuillez donc ne point m'accuser de présomption si je vous remercie d'avance, et si je réponds à votre bonté par le respectueux hommage de ma reconnaissance et de mon dévouement.

» Vicomte CHARLES DE VARNI. »

— Est-ce mieux, cela ? dit Charles en présentant cette lettre à Calixte Ermel.

Le notaire la lut ; arrivé à la dernière ligne, il leva sur M. de Varni un affectueux regard où, à travers une vive expression

d'attendrissement et de gratitude, on eût pu démêler peut-être quelque chose de semblable à une arrière-pensée malicieuse.

— Merci mille fois, monsieur le vicomte ! reprit-il ; merci pour la mémoire de mon vieil ami Lazare ; merci pour le repos de la pauvre Ludovise ! Maintenant, il me paraît impossible qu'elle vous refuse.

La nuit s'était écoulée pendant cette longue causerie ; déjà à travers l'ogive de la petite fenêtre, on pouvait voir s'éteindre peu à peu les étoiles, et la blancheur lactée du matin remplacer dans le ciel le bleu sombre de la nuit.

— Monsieur le vicomte, dit alors le notaire, n'êtes-vous pas d'avis que le soleil, en se levant, ne doit pas nous trouver en prison ! Profitons des permissions illimitées que m'a données Beaucauteuil. Ainsi, une bonne étreinte au gâtelier, un coup de brosse à nos habits, et sortons !

Cinq minutes après, Calixte Ermel et Charles de Varni, après s'être mis en règle et avoir comblé de munificences le gâtelier, peu accoutumé à des prisonniers millionnaires, descendaient ensemble la rampe en pente douce qui conduit du rocher des Dons à la ville. Charles paraissait rêver.

— Et vous dites, murmura-t-il, que Ludovise est jeune et belle ?

— Elle a vingt-deux ans, et elle est belle ! répondit Calixte Ermel.

## V

### LE RAYON.

MADAME DUNOYER A M. LE VICOMTE CHARLES DE VARNI.

« Saint-Tropez, le 20 octobre 1846.

» Madame Dunoyer a l'honneur de remercier monsieur le vicomte de Varni de son offre obligeante ; elle en ressent vivement le prix ; mais elle a le regret de ne pouvoir accepter.

» Elle espère terminer, d'ici à quelques jours, avec lord Milwood, l'affaire de la vente de sa maison ; quelques difficultés de détail subsistent encore ; dès qu'elles seront aplanies, madame Dunoyer s'empressera de faire passer à monsieur de Varni le capital et l'intérêt de la somme qui lui est due par la succession Lazare Dunoyer.

» Elle le prie, en attendant, d'agréer, avec l'expression de ses regrets, celle de sa reconnaissance et de sa haute considération. »

LE VICOMTE CHARLES DE VARNI A MADAME DUNOYER.

« Avignon, le 5 novembre 1846.

» Madame,

» Si vous aviez pu deviner la peine que me causerait votre lettre, je suis sûr que vous ne l'auriez pas écrite ; je crois du moins ne l'avoir pas méritée. Ce que vous appelez une offre obligeante était une prière. . . oh ! une prière bien cordiale, bien sincère, bien fervente, celle d'un frère à une sœur ! Il m'eût été doux de songer que vous demeureriez quelque temps encore dans cette maison aimée des fleurs, de la mer et du soleil, dans cette maison qui vous est chère, où tout vous parle de vos parents, et où parfois quelque vague rêverie aurait pu vous parler aussi de moi, comme d'un ami lointain.

» Cette habitation charmante m'aurait offert un abri, l'abri de ma pensée et de mon cœur ! Je crois vous l'avoir dit, je



suis sans famille, presque sans patrie; je n'ai qu'un ami, qui est aussi le vôtre, maître Calixte Ermel, et j'espérais que ce serait là entre nous, un premier lien. Au milieu des hasards de la vie errante que je vais recommencer, j'aurais pu me souvenir qu'au bord de la mer, au penchant de vos collines embaumées, il y avait un toit paisible pour lequel je n'aurais pas été tout à fait étranger, une âme pure qui eût rattaché mon nom à une consolante image, une destinée mélancolique qui aurait gagné un peu de sérénité et de calme à être un moment en contact avec la mienne. Pour moi, qui ne tiens à rien, s'est été là, dès aujourd'hui, l'ombre d'une patrie, d'un foyer, d'une amitié, d'une famille. Mon âme, altérée d'affection, se fût posée là, comme l'aleyon voyageur qui, ployant un instant ses ailes, se repose sur une de ces vagues qui se déroulent devant ses regards.

» Vous ne l'avez pas voulu; pourquoi? je l'ignore. Pourquoi me préférer lord Milwood? Vous, fille de marin, pouvez-vous bien avoir de ces préférences pour la perfide Albion?... Voilà que je plaisante avec la tristesse dans l'âme... Ah! si je croyais que mes plaisanteries fussent mieux accueillies par vous que les témoignages d'une sympathie importune, je ferais tant que vous finiriez par sourire; à quoi bon? Vous me repoussez; vous aimez mieux lord Milwood; vous êtes bien la maîtresse de disposer à votre gré de ce qui vous appartient, et je serais très-ridicule d'y trouver à redire. Hélas! je le suis peut-être déjà de persister à intervenir dans une existence qui veut me rester étrangère, à demander une affection qu'on me refuse, à offrir une amitié dont on ne se soucie pas.

» Veuillez donc me pardonner et oublier l'indiscret qui a cherché à se rendre intéressant malgré vous. Dans quelques jours, je quitterai de nouveau Avignon, où maître Ermel me donne une si aimable hospitalité. Mon premier essai pour me créer un lien, un sentiment et un asile, me réussit trop mal pour que je ne songe pas à rentrer au plus vite dans la vie nomade que j'ai menée jusqu'ici. Celui qu'on accueille et qu'on aime peut et doit rester sédentaire; celui à qui les cœurs se ferment n'a rien de mieux à faire qu'à s'étourdir, en courant le monde, sur son isolement et son abandon.

» Pourtant, je voudrais que mes voyages fussent désormais moins stériles, qu'il s'y ajoutât une pensée plus sérieuse et plus noble; je renonce donc aux forêts et aux savanes de l'Amérique, et je me dispose à partir pour Alger, où un de mes anciens camarades de collège, en garnison ici, m'assure que je trouverai facilement du service comme volontaire. J'avoue que cette nouvelle province française a toujours exercé sur mon imagination des séductions puissantes; j'aimerais à y vivre moitié en soldat, moitié en touriste, mêlant aux hasards et aux périls de la guerre les émotions de cette belle nature d'Orient, si colorée et si puissante... Mais, vraiment, je suis inexécusable!... Voilà que je vous parle encore de moi, de mes projets, de mes rêves... Et que vous importez? Peut-être qu'à l'heure où je vous écris, vous terminez avec lord Milwood. Veuillez donc encore une fois, madame, excuser un fou qui ne vous importunera plus, et croyez bien, je vous en supplie, à mon respectueux et inaltérable dévouement.

» CHARLES DE VARNI. »

MADAME DUNOYER AU VICOMTE CHARLES DE VARNI.

« Saint-Tropez, le 15 novembre 1846

» Monsieur,

» C'est moi qui suis coupable; c'est moi qui me dénonce à vous comme une méchante femme; votre lettre m'a fait rougir

de moi-même et des mauvais sentiments qui avaient dicté mon refus; ce refus, je le rétracte; vous serez mon acquéreur; je viens de congédier lord Milwood; l'Angleterre est battue par la France. En digne fille de Saint-Tropez, je ne pouvais faire moins pour l'honneur de notre pavillon.

» Mais, si cette réparation tardive adoucit la peine que je vous ai causée, je vais vous adresser, en retour, une foule de demandes. D'abord, monsieur, nous appellerons les choses par leur nom; ma franchise provençale se révolte à l'idée de ce mensonge mendace et poli à l'aide duquel je passerais pour vous rendre un service, lorsque c'est vous, au contraire, qui m'obligez avec une délicatesse dont aucune nuance ne m'échappe; je resterai votre locataire: je ne quitterai pas cette maison que j'aime, où ma mère était née, où mon père est mort, à laquelle m'attachent les saintes images de la tombe et du bûche. Je ferai même pour vous, et ce sera un plaisir de plus, les tableaux que vous me demandez; mais, en acceptant tout cela, il sera bien convenu que c'est vous qui êtes le bienfaiteur, moi l'obligée, et que votre main délicate, en réussissant à me donner cette joie, ne réussit pas du moins à me donner le change.

» Ensuite, monsieur, vous renoncerez tout de suite à ce voyage à Alger, et à ce projet d'engagement volontaire, qui n'a pas le sens commun. Quoi! à vingt-neuf ans, avec une belle fortune et un beau nom, vous voilà passant à l'état de conscrit, et ambitionnant l'honneur d'être nommé soldat sur le champ de bataille! Et les cinquante degrés de chaleur! et les fièvres! et les Kabyles! et les coups de fusil attrapés, sans gloire, dans une embuscade! Tenez, je vous en dirais là-dessus jusqu'à demain: l'autre soir, une felouque de l'Etat a débarqué ici; elle transportait des malades et des blessés envoyés en congé dans leurs familles... Oh! j'ai encore devant les yeux ces figures pâles, ces yeux vitrés, ces fronts blêmes, cet air de découragement et de détresse: mes larmes coulaient à la seule pensée des sœurs et des mères de ces malheureux jeunes gens: et si, dans le nombre, j'avais eu un frère, un ami... N'en parlons plus, n'est-ce pas? vous m'accordez encore ce second point, et vous restez dans le civil.

» Enfin, voici ma troisième demande: vous ne me questionnez pas, vous ne cherchez pas à savoir pourquoi ma première lettre a été si cérémonieuse et si sèche. Accordez-moi cette grâce; elle rendra plus doux et plus complet le plaisir que j'ai à pouvoir rester dans mon humble et riante maison. Vous le voyez, monsieur, vous ne vous plaindrez plus de votre locataire; car, pour consentir à accepter de vous une faveur, elle vous en demande trois autres. Même, s'il est vrai, comme vous me donnez envie de le croire, que vous ne comptiez pas avec vos amis, je réclamerai de vous, par-dessus le marché, le droit de me dire votre dévouée servante,

» LUDOVISE DUNOYER. »

(À CONTINUER.)

## INFORMATIONS

A partir d'aujourd'hui—(12 octobre 1832)—les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit: un an, \$1.00; six mois, 50 cents, payable d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 15 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels ont dû régler l'arrérage immédiat, par la nous éviter la pénible nécessité de les retrancher de nos listes à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros par depuis le 1er Janvier dernier, et même la liste complète (brochée) de l'année 1831, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & CIE, Editeurs,

Boite 1836, Bureau de Poste.

St-Thérèse, Montréal